

“Felix qui potuit rerum cognoscere causas”

France, 1703.

Lumières aveuglantes, chants transperçants, mouvements hypnotisants... Telle est l'atmosphère dans laquelle je m'éveillai muni d'un mal de tête insupportable et d'un sentiment d'amnésie. Quand, enfin, mes yeux s'adaptèrent aux lumières brutales autour de moi, je vis l'origine de tous ces chants aux sonorités grégoriennes : une dizaine d'hommes habillés dans de longues robes cachant leurs pieds mortels, effectuant de grands mouvements de leurs bras célestes, tout en chantant dans une langue qui me paraissait ancienne. Bien que tout cela était bien étrange, ce qui provoqua mon sursaut fut leurs visages : des marques rouges ressemblant à des cicatrices et des yeux plus blancs que les nuages, comme s'ils étaient possédés par des démons. Sous le coup de la peur, je tentai de me relever d'une traite, lorsque des chaînes sanglantes me retinrent violemment, rendant absolument clair que j'étais leur prisonnier. Je me mis à hurler, au bord du supplice. Mais même les cris les plus stridents n'auraient pu faire face à leur incantation maléfique, répétant en boucle “*Felix qui potuit rerum cognoscere causas*”. Je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire, et à ce moment-là, je compris que même la plus grosse somme d'argent ne pourrait me sortir de ce pétrin, je ne pouvais les contrôler comme je le faisais avec mes esclaves. Enfin, il semblait que la meilleure chose à faire était d'implorer leur pitié. Malheureusement, cela ne fit qu'augmenter leur détermination, et, entendant une dernière fois ces quelques mots maudits, je me trouvai une fois de plus, plongé dans l'obscurité la plus totale...

???

Lumière douce, chants harmonieux, mouvements calmes... Une fois de plus, je me réveillai tout déboussolé. Pourtant, cette fois, je me trouvais dans un endroit bien plus agréable, entouré des nuages de tous côtés, baignant dans une atmosphère presque féérique. Une figure à l'apparence humaine arriva, flottant dans l'air, allant vers une table remplie de fruits et pâtisseries. Ce banquet n'était-il pas pour moi ? Pourtant, n'étais-je pas le plus grand, le plus riche du royaume ? Quel outrage ! Je décidai donc de m'avancer vers le festin, pour réclamer ce qui m'appartenait de plein droit ! À ma grande surprise et terreur, lorsque je fis un pas en avant, je me retrouvai une fois de plus enchaîné. Enchaîné comme... comme... comme un vulgaire esclave ! Je remarquai enfin mes haillons pour habits, la saleté présente sur tout mon corps, et encore des chaînes, m'attachant les pieds ensemble. Je me mis à gémir et à bouger dans tous les sens, essayant de me défaire de mes chaînes, en vain. L'homme flottant à la longue barbe blanche remarqua mon affolement, et d'un coup de main, m'amena jusqu'à lui, me faisant flotter à mon tour.

“Que fais-tu esclave ? Pourquoi touches-tu tes chaînes ?” dit l'homme flottant d'un ton énervé.

“Esclave ! Je n'appartiens à personne ! Je suis ..., noble homme du royaume de France ! Vous n'avez aucun droit de...” répondis-je, avant qu'il ne me coupe la parole de la façon la plus grossière qui soit !

“Assez ! cria le vieillard, Moi, Zeus, le Dieu des Dieux ne supporterai pas votre insolence ! Comment osez-vous ? Vous ne méritez pas le luxe des cieux ! hors de ma vue !”

Et comme cela, d'un claquement de doigt, je me retrouvai en l'espace de quelques secondes dans une sorte de grotte. Tout sauf amical, cet endroit dépourvu de toute lumière était muni d'une odeur néfaste. J'aperçus d'autres personnes à l'apparence similaire à la mienne, et m'approchai d'eux. Mais à chaque fois que j'essayais de converser avec eux, ils regardaient autour d'eux d'un œil incertain et partaient plus loin, le son de leurs chaînes se frottant l'une contre l'autre faisant écho dans cette grotte infinie. Après plusieurs heures, qui semblaient être des années, l'un d'eux accepta enfin de me parler. Une jeune femme à l'allure fatiguée vint vers moi et m'expliqua que chaque esclave était envoyé ici pour apprendre une leçon. Elle était une noble et grande guerrière. Mais malencontreusement, la soif du sang et de l'argent la rattrapa et la fit sombrer dans le piège du faux-bonheur qu'est la richesse. Ce discours me parut insensé, puisque la richesse était mon plus grand bonheur et ma plus grande fierté ! Pire encore, lorsqu'elle décrivit le processus par lequel elle avait atterri ici, elle décrivait aussi exactement ce qui m'était arrivé dans ce que je pensais n'être qu'un mauvais rêve. Elle m'expliqua que nous étions censés laver cette grotte puante et que nous avions le droit à cinq heures de sommeil par jour. Cela me semblait insensé, moi qui avais l'habitude de me réveiller lorsque bon me semblait. Elle m'accompagna vers ce qui devait nous servir de chambre, quelques malheureux bouts de paille empilés sur un sol plus dur que de la pierre. Mais quel était cet endroit ! Encore une malédiction ! En fermant les yeux, je priai pour que tout ceci ne soit qu'un mauvais rêve et pour me retrouver, au matin, dans mon lit douillet, dans mon beau château. Mais ce matin-là ne vint jamais...

Chine, 1903.

Lumière obscure, chants silencieux, mouvements immobiles... Pour la troisième fois, je me réveillai dans un endroit inconnu. Cette fois, pas de chaîne ni de haillons ni de sorcelleries bizarres. Seulement un calme relaxant et un air pur. Je me levai du petit mais confortable lit dans lequel j'étais allongé, et sortis de la petite maisonnette dans laquelle je séjournais. Ce que je vis dehors m'éblouit ! Des milliers de kilomètres de montagne se posaient devant moi ! Ce paysage était magnifique, paisible, vital. Je descendis les marches menant au sol, et manquai de tomber de la montagne où était la petite maison. J'étais vêtu d'une... d'une robe ? Elle ne ressemblait en rien aux robes des sorciers de mon premier réveil, elle était rouge et orange, m'arrivant jusqu'aux chevilles, une partie accrochée au-dessus de mon épaule. Après m'être habitué à cet habit peu commun, je suivis le chemin dessiné sur le sol montagnard, pour arriver à un temple. Je n'en avais jamais vu auparavant mais en avait entendu parler d'un de mes conseillers. Je pénétrai dans l'immense bâtiment, émerveillé par tout le décor et l'architecture. C'était une culture si différente de la mienne ! Et pourtant si belle ! Bientôt, j'arrivai devant une énorme statue couleur d'or, plusieurs dizaines d'hommes agenouillés devant celle-ci. Une fois encore, lorsque j'essayai de parler, je reçus plusieurs regards étonnés, mais moins malsains que ceux de la grotte écœurante. Un des hommes vint vers moi, dans les mêmes habits que moi, la tête complètement rasée ! D'un signe de tête, il m'indiqua de le suivre, et me conduisit dehors, dans un endroit plus isolé. Là, il décida de m'éclaircir sur la situation :

“Bonjour cher frère. Je ne t'ai jamais vu ici, qui es-tu ?” me demanda-t-il dans une langue bien différente du français, que je n'avais jamais entendue auparavant, mais à ma grande surprise que je comprenais.

“Je...je suis... je ne sais pas... je ne sais pas comment je me suis retrouvé ici.”

L’homme me regarda avec bienveillance, d’un sourire réconfortant et me dit : “C’est notre Dieu Buddha qui t’a amené à nous. Tu dois avoir besoin de notre aide, laisse-moi te guider.”. Même si je ne comprenais pas pourquoi ni comment je comprenais ce qu’il disait, ni de quoi il parlait ou qui ce “Buddha” était, son expression chaleureuse me donna envie de lui faire confiance et je le suivis. Nous marchâmes quelques minutes pour arriver à un autre temple, similaire au premier. À l’intérieur se trouvaient d’autres hommes vêtus comme nous, assis sur un tapis, tous en face les uns des autres. Ils adoptaient une posture en tailleur, les yeux fermés, les mains réunies devant leurs bustes ou bien entre-ouvertes, sur chacun de leurs genoux. Mon hôte s’assit sur l’un des tapis libres et me fit signe de faire de même. Une fois installé, je tentai de reproduire ses postures. Personne ne disait rien, un silence complet. Mais même sans mots, il y avait comme une sorte de communication entre chaque personne, comme s’ils étaient tous dans chacun des corps de ces hommes à la fois. Je fermai les yeux, inspirai profondément et me laissai porter par la douce odeur flottant dans l’air. Enfin, la paix. À présent je réalisai que nulle somme d’argent ni de pouvoir divin ne sont véritablement la clé du bonheur, la clé à la vie, l’ultime réussite. À cet instant-ci, je revécus tous mes voyages, rêves et leçons. Tous avaient une chose en commun : la croyance. Au départ, les hommes démoniaques croyaient tous en leur magie dite ‘purificatrice’ ; dans ce que je peux supposer être les ciels, les divinités croyaient toutes en Zeus, l’autorité suprême ; et enfin, ici, tout homme croit en cette statue faite d’or, cette personne qu’ils idéalisent et appellent “Buddha”. Chaque fois, l’homme se centrait autour d’une croyance, d’un rayonnement personnel. Je compris enfin la vraie problématique, le vrai défi de la vie : trouver le bonheur intérieur. Un bonheur non dans l’argent ni dans le pouvoir, mais dans la croyance et la persévérance...

Je rouvris les yeux pour voir que tous les hommes s’étaient maintenant regroupés autour de moi, toujours le visage posé et bienveillant. Tous commencèrent à prononcer une phrase en boucle et en boucle. Elle sonnait comme cela “*Felix qui potuit rerum cognoscere causas... Felix qui potuit rerum cognoscere causas... Felix qui potuit rerum...*”... et bientôt, je sombrai dans un sommeil paradoxale, qui m’emmènerait vers une autre culture, un autre monde, un nouveau bonheur...